



Tiré de Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, de la série Classiques □  
Larousse. Paris: Larousse, 1950. pp. 73-81.

## XXXIV

TRISTESSE D'OLYMPIO<sup>3</sup>

V. Hugo avait une prédilection particulière pour cette vallée de la Bièvre, au sud de Paris, qu'il avait connue en 1822 quand il séjournait à Gentilly chez les parents de sa fiancée, Adèle Foucher.

En 1831, il avait résidé au château des Roches, près de Bièvre, où il recevait l'hospitalité de son ami Bertin, directeur du *Journal des débats*. Depuis, il passait là plusieurs semaines chaque automne; c'est ce « paradis » qu'il célèbre dans *les Feuilles d'automne* :

Oui, c'est bien le vallon, le vallon calme et sombre!  
Ici, l'été plus frais s'épanouit à l'ombre,  
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu.

Le 3 juillet 1834, il y avait emmené Juliette : tous deux, après une magnifique excursion à Jouy-en-Josas, avaient décidé d'y venir passer quelques semaines à partir du 1<sup>er</sup> septembre. Le poète résidait avec sa famille au château des Roches; quant à Juliette, elle était installée à quelques kilomètres, au hameau des Metz, dans une petite maison isolée. Le lieu des rencontres des deux amants était, dans le bois de l'Homme-Mort, un vieux châtaignier au tronc creusé par la foudre.

L'automne suivant (1835), Juliette et V. Hugo venaient à nouveau passer six semaines aux Metz et, de nouveau, le bois de l'Homme-Mort abrita leurs amours. C'est là que V. Hugo conçut son poème des *Voix intérieures* (XXX), *A Olympio*, sorte de prélude à *Tristesse d'Olympio*, où le poète, blessé par les incompréhensions et les haines, vient chercher la consolation dans la poésie et l'amour.

3. *Olympio*. *Olympio* est un double du poète. L'apparition de ce nom — « fils de l'Olympe » — date d'octobre 1835, lors du deuxième séjour aux Metz (cf. *les Voix intérieures*, « A Olympio », XXX). *Olympio* est le type du héros calomnié et méconnu.

Enfin, deux ans après, en octobre 1837, V. Hugo revient dans les lieux qui furent témoins de son amour et de son bonheur, mais il refait seul le pèlerinage. Écrit le 21 octobre 1837, le manuscrit sera porté à Juliette, avec, en haut et à gauche de la première feuille : « Pour ma Juliette. Écrit après avoir visité la vallée de la Bièvre, en octobre 1837. » Le poème « Vers sur nos anciennes promenades » ne reçut de titre que trois ans après, sur épreuves.

Le thème du *souvenir* a déjà été traité par Lamartine (*Méditations poétiques*, « le Lac », 1820; *Jocelyn*, « Épilogue », 1836). Il le sera par Musset (*le Souvenir*, 1840). La tristesse de V. Hugo est d'ordre beaucoup plus général et plus humain; elle n'est mêlée ni de jalousie (Musset), ni de sombres pressentiments (Lamartine, *le Lac*), ni de deuil (Lamartine, *Jocelyn*); en 1837, l'amour de Juliette pour V. Hugo est toujours aussi vif et sincère, et V. Hugo n'a aucune raison de penser à une trahison de la part de sa maîtresse. Sa méditation est donc dégagée de tout l'égoïsme dont les poèmes de Lamartine et de Musset ne sont pas dépourvus. C'est donc en lui que le poète porte cette tristesse; il se dit l'« âme troublée » : des doutes en effet l'assaillent, des craintes, des déceptions; à tant d'illusions perdues devra-t-il ajouter celle de l'amour? Car sa passion pour Juliette, après la flambée de 1833-1835, s'apaise ou plutôt se mûrit en un sentiment tendre et durable; ce pèlerinage aux lieux de l'ancien bonheur redonnera-t-il à la flamme du « flambeau » l'éclat de la « torche »? Tout, dans la Nature, est là pour enseigner au poète que le bonheur passé ne revient jamais; et, cependant, sa méditation se termine sur cette virile affirmation : la Nature est indifférente à l'Homme, c'est à l'Homme seul qu'il appartient de se souvenir.

Cette symphonie (« discours lyrique », disait Brunetière) est composée de cinq mouvements : 1<sup>o</sup> retour du poète au lieu de ses amours (1-52); 2<sup>o</sup> *premier thème* : trahison de la Nature qui change, dans ses métamorphoses, le paysage aimé (53-80); 3<sup>o</sup> *deuxième thème* : trahison de la Nature qui le livre à la profanation d'autres amants (81-109); 4<sup>o</sup> *troisième thème* : trahison de la Nature, qui, après la mort des amants, continuera toujours, insensible, à chanter et à sourire (109-136); 5<sup>o</sup> *quatrième thème* : mais l'Homme est au-dessus des choses passagères par la force du Souvenir (136-168).

Les champs<sup>1</sup> n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas  
[mornes.

Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes<sup>2</sup>,  
Sur la terre étendu,

1. *Les champs*. V. Hugo généralise la description, car le mot ne convient pas à l'étroite vallée de la Bièvre; 2. *Sans bornes*. La nature n'est donc pas à l'unisson de la tristesse du poète. Cf. au contraire Lamartine, *Jocelyn*, IX, « Épilogue » : le pèlerinage à la Grotte des Aigles est placé dans un décor triste.

L'air était plein d'encens<sup>1</sup> et les prés de verdure  
5 Quand il revit ces lieux où par tant de blessures  
Son cœur s'est répandu!

L'automne souriait; les coteaux vers la plaine  
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine;  
Le ciel était doré;

10 Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,  
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,  
Chantaient leur chant sacré!

Il voulut tout revoir<sup>2</sup>, l'étang près de la source,  
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,

15 Le vieux frêne plié,  
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,  
L'arbre<sup>3</sup> où dans les baisers leurs âmes confondues  
Avaient tout oublié!

Il chercha le jardin, la maison<sup>4</sup> isolée,

20 La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,  
Les vergers en talus.

Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,  
Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre  
Des jours qui ne sont plus!

25 Il entendait frémir dans la forêt<sup>5</sup> qu'il aime  
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,  
Y réveille l'amour,

Et, remuant le chêne ou balançant la rose,  
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose  
30 Se poser tour à tour!

1. *Encens* : parfums. Cette note religieuse sera reprise plus bas (v. 10, 12); cf. Vigny, *la Maison du berger* : « Le saule a suspendu ses chastes reposoirs » (v. 35); 2. *Il voulut tout revoir*. Cf. Lamartine, *ibid* :

Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes  
Attacher un regard avant que de mourir.  
Et je passai le soir à les tous parcourir

Cf. aussi Verlaine, « Trois ans après » (*Poèmes saturniens*) : « J'ai tout revu... »; 3. *L'arbre* : le vieux châtaignier, choisi pour être le lieu de leurs rencontres, dans le bois de l'Homme-Mort, entre le château des Roches et les Metz. Les deux amants s'en servaient comme boîte aux lettres; il leur servit d'abri, le 24 septembre 1835, lors d'un effroyable orage; ils gardèrent tous deux de cette journée un souvenir brûlant; 4. *La maison* : celle de Juliette, aux Metz. Humble maison entourée d'un jardin (v. 21); 5. *La forêt*. Cf. les *Contemplations*, « Aux arbres » :

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme...  
Arbres de ces grands bois, qui frissonnez toujours,  
Je vous aime...

Les feuilles<sup>1</sup> qui gisaient dans le bois solitaire,  
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,

Couraient dans le jardin;

Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées  
35 S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,  
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques<sup>2</sup>  
Que la nature prend dans les champs pacifiques;  
Il rêva jusqu'au soir;

40 Tout le jour il erra le long de la ravine,  
Admirant tour à tour le ciel, face divine,  
Le lac, divin miroir<sup>3</sup>!

Hélas! se rappelant ses douces aventures,  
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,

45 Ainsi qu'un paria<sup>4</sup>,  
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,  
Il se sentit le cœur triste comme une tombe<sup>5</sup>,  
Alors il s'écria :

« O douleur! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée<sup>6</sup>,  
50 Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,  
L't voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée  
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!

« Que peu de temps suffit<sup>7</sup> pour changer toutes choses!  
Nature au front serein<sup>8</sup>, comme vous oubliez!

1. *Les feuilles*. L'automne est la saison de la mélancolie. Ce thème de la « feuille séchée » se trouvait déjà dans *René*, de Chateaubriand : « Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassait devant moi... »; dans *la Chute des feuilles*, de Millevoye; dans *l'Automne*, de Lamartine, etc. Le vers 32 n'est pas très harmonieux; 2. *Magnifiques*. Notez l'ampleur de cette rime. « Ces vers sont plus pleins, ils ont l'air d'être plus longs que les autres », disait Brunetière (*Evolution de la poésie lyrique*, I, p. 199); 3. *Divin miroir*. Le ciel est l'image de la face de Dieu; le lac reflète cette image divine; 4. *Paria* : nom donné, aux Indes, aux individus privés de tous droits religieux et sociaux; 5. *Tombe*. Les couleurs vives et gaies de la première strophe se sont effacées; c'est le crépuscule sur la terre, comme dans le cœur d'Olympio; 6. *Troublée*. V. Hugo avait alors à faire face à de nombreux soucis (cf. *A Eugène, vicomte H.*, p. 51, note 5). A toutes ses illusions perdues faut-il ajouter l'illusion de l'amour? — *L'urne* : style noble, cf. v. 6; 7. *Que peu de temps suffit*. Cf. Lamartine, *ibid* :

Oh! qu'en peu de saisons les étés et les glaces  
Avaient fait, du vallon, évanouir nos traces!  
Et que, sur ces sentiers si connus de mes pieds,  
La terre en peu de jours nous avait oubliés!

8. *Nature au front serein*. Cf. Vigny, *la Maison du berger*; la Nature s'adresse au poète :  
J'irai seule et sereine en un chaste silence,  
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers...

55 Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés<sup>1</sup>!

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées!  
L'arbre où fut notre chiffre<sup>2</sup> est mort ou renversé;  
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées

60 Par les petits enfants qui sautent le fossé.

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,  
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;  
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,  
Et laissait retomber des perles de ses doigts!

65 « On a pavé la route âpre et mal aplanie,  
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,  
Et de sa petitesse étalant l'ironie,  
Son pied charmant semblait rire à côté du mien<sup>3</sup>!

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,  
70 Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,  
S'est usée<sup>4</sup> en heurtant, lorsque la route est sombre,  
Les grands chars gémissants<sup>5</sup> qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.  
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant;  
75 Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,  
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

« N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?  
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?  
L'air joue avec la branche au moment où je pleure;  
80 Ma maison me regarde et ne me connaît plus<sup>6</sup>.

1. *Où nos cœurs sont liés* : c'est l'âme des choses, dont parlait Lamartine (*les Harmonies* « Milly »):  
Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

2. *Chiffre* : les initiales gravées sur l'écorce; 3. Ces huit derniers vers furent ajoutés, après coup, pour plaire à Juliette. Ils contiennent d'ailleurs une inexactitude : la route était pavée en 1835; 4. *S'est usée* : en deux ans? c'est peu probable; 5. *Les grands chars gémissants* : c'est le *stridentia plaustra* de Virgile (*Géorgiques*, III, 535). Lamartine, dans les « *Préludes* » (*Nouvelles Méditations*) avait déjà écrit : « Le bruit lointain des chars gémissants sous leur poids. » Première rédaction de V. Hugo : « Les chariots pesants qui reviennent le soir ». 6. *Ne me connaît plus*. Cf. Lamartine, *Jocelyn* :

... L'herbe que je foulais ne me connaissait pas.  
J'entrai sans respirer dans la grotte déserte  
Comme un mort, dont les siens ont oublié la perte,  
Rentrerait inconnu dans sa propre maison  
Dont les murs qu'il bâtit ne savent plus son nom.

« D'autres<sup>1</sup> vont maintenant passer où nous passâmes.  
 Nous y sommes venus, d'autres vont y venir;  
 Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,  
 Ils le continueront sans pouvoir le finir!

- 85 « Car personne ici-bas ne termine et n'achève;  
 Les pires des humains sont comme les meilleurs;  
 Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve<sup>2</sup>.  
 Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

- « Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,  
 90 Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,  
 Tout ce que la nature à l'amour qui se cache  
 Mêlé de rêverie et de solennité!

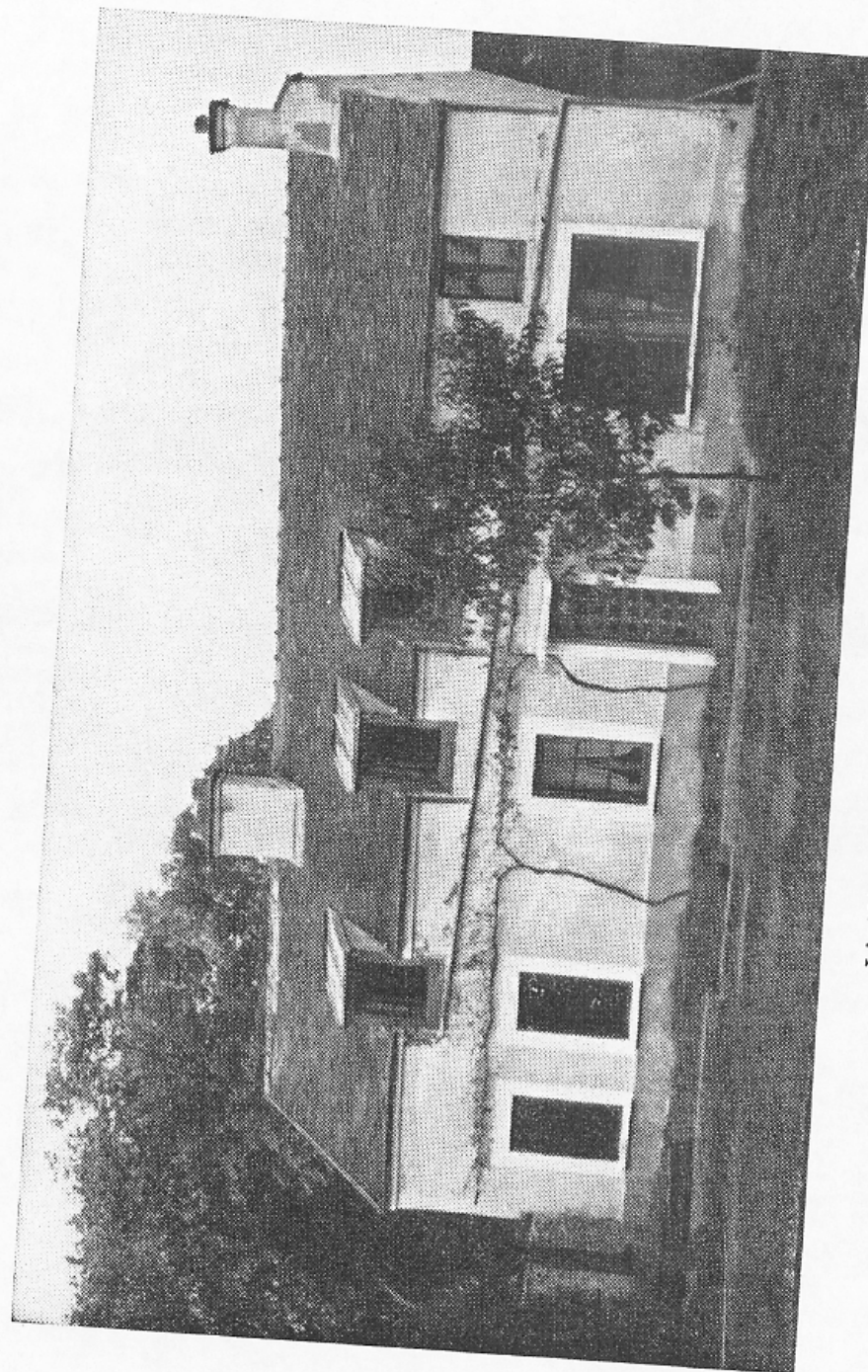
- « D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites;  
 Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.  
 95 D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrettes,  
 Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus!

- « Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!  
 Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris  
 Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes!  
 100 L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,  
 Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,  
 Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?  
 Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?

- 105 « Nous vous comprenions tant! doux, attentifs, austères.  
 Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix!  
 Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,  
 L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois!

1. *D'autres...* Écho, semble-t-il, du passage de Bossuet : « La nature, presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle » (*Sermon sur la Mort*) ; 2. *Rêve* : ce rêve est celui de l'amour, que l'homme ne peut qu'ébaucher (v. 83).



LA MAISON DES METZ, À JOUY-EN-JOSAS

Phot. René Bailly.

- « Répondez, vallon pur, répondez, solitude,  
 110 O nature abritée en ce désert si beau,  
 Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude  
 Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,
- « Est-ce que vous serez à ce point insensible  
 De nous savoir couchés, morts avec nos amours,  
 115 Et de continuer votre fête<sup>1</sup> paisible,  
 Et de toujours sourire et de chanter toujours ?
- « Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,  
 Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,  
 Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes  
 120 Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?
- « Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,  
 Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,  
 Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,  
 Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?
- 125 « Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,  
 Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,  
 Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :  
 — Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts !
- « Dieu nous prête<sup>2</sup> un moment les prés et les fontaines,  
 130 Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,  
 Et les cieus azurés et les lacs et les plaines,  
 Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;
- « Puis il nous les retire<sup>3</sup>. Il souffle notre flamme ;  
 Il plonge dans la nuit l'antre<sup>4</sup> où nous rayonnons ;  
 135 Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,  
 D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.
- « Eh bien<sup>5</sup> ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !  
 Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !

1. Fête. Cf. *les Feuilles d'automne*, « Soleils couchants ».

Et moi, je m'en irai au milieu de la fête

Sans que rien marque au monde immense et radieux.

2. Dieu nous prête. Cf. Bossuet (p. 78 note 1) ; 3. Il nous les retire. Cf. Livre de Job, « Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté » ; — Dieu nous arrache le cadre qui accompagnait notre bonheur et, de la sorte, il le défigure ; 4. L'antre . sens général : V. Hugo songe sans doute à la maison des Metz, mais Olympio évoque toute retraite où l'homme abrite son bonheur ; — nous rayonnons : nous sommes heureux ; 5. Eh bien ! Le poète se reprend et cesse de se lamenter : la nature oublie, mais non le cœur. Remarquez l'exaltation soulignée par le rythme, et l'inspiration pascalienne de la strophe.

Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages!  
 140 Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre<sup>1</sup> de l'amour même!  
 Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin!  
 Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême  
 Où nous avons pleuré nous tenant par la main!

145 « Toutes les passions<sup>2</sup> s'éloignent avec l'âge,  
 L'une emportant son masque et l'autre son couteau<sup>3</sup>,  
 Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
 Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi<sup>4</sup>, rien ne t'efface, amour! toi qui nous charmes,  
 150 Toi qui, torche<sup>5</sup> ou flambeau, luis dans notre brouillard!  
 Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes.  
 Jeune homme on te maudit<sup>6</sup>, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans<sup>7</sup> s'incline,  
 Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,  
 155 Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine  
 Où gisent ses vertus et ses illusions<sup>8</sup>;

1. *L'ombre* : le reflet de l'amour; 2. *Les passions*. Le poète oppose les passions éphémères à l'amour sincère et durable. L'image se trouve chez Voltaire : « Toutes les passions s'éteignent avec l'âge » (*Stances ou quatrains pour tenir lieu de ceux de Pibrac, qui ont un peu vieilli*). Chez Hugo la pensée s'exprime souvent à l'aide de symboles concrets (cf. plus bas, v. 161 sq.); 3. *Masque, couteau*. Ces deux termes soulignent le caractère *hypocrite* (masque), *tragique* parfois (couteau) des passions. Cf. Péguy : « Quand nous aurons jeté le masque et le couteau » (*Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*); 4. *Mais toi*. Cf. Lamartine :

L'amour seul est resté comme une grande image  
 Survit seule au réveil dans un songe effacé.

(*Le Vallon*.)

5. *Torche* : expliqué par le vers 152. La *torche*, c'est la flamme brillante d'un amour juvénile; le flambeau, c'est la flamme plus pâle, mais plus durable d'un amour qui est déjà de la tendresse; 6. *On te maudit* : peut-être allusion aux *Nuits* d'A. de Musset; 7. *Au poids des ans* : sous le poids des ans. Cf. *les Feuilles d'automne*, « Soleils couchants » : « Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête »; 8. *Ses illusions*. L'amour de V. Hugo pour Juliette — qui durera jusqu'à la mort de Juliette en 1883 — tend, après les heures ardentes de 1834 et 1835, à devenir un sentiment plus stable d'où la tendresse n'est pas absente. — Juliette ne s'était pas méprise, d'ailleurs, sur le sens de ce poème qui exprimait l'apaisement d'une passion que le poète avait imaginée éternelle. Revenant aux Metz avec V. Hugo après huit ans d'absence, Juliette, dans une sorte de défi, écrira au poète une lettre qui fait pendant à *Tristesse d'Olympio* : « J'aurais voulu mettre mes pieds dans tous les sentiers que nous avons parcourus ensemble il y a onze ans, ... baiser toutes les pierres du chemin, saluer toutes les feuilles des arbres, cueillir toutes les fleurs des bois, tant il me semblait que c'étaient les mêmes qui nous avaient vus passer ensemble. Je te regardais, mon Victor adoré et je te trouvais aussi jeune, aussi beau, encore plus beau même qu'il y a onze ans. Je regardais dans mon cœur et je le trouvais plein d'extase et d'adoration comme le premier jour où je t'ai aimé. Rien n'était changé en nous et autour de nous, c'était le même amour ardent, dévoué, doux et triste, dans nos cœurs; c'était le même soleil d'automne et le même ciel sur nos têtes. C'était la même image dans le même cadre... » (L. Guimbaud, *V. Hugo et Juliette Drouet*).

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles<sup>1</sup>,  
 Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,  
 Comme on compte les morts sur un champ de batailles,  
 160 Chaque douleur tombée et chaque songe éteint.

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,  
 Loin des objets réels, loin du monde rieur,  
 Elle arrive à pas lents par une obscure rampe  
 Jusqu'au fond désolé<sup>2</sup> du gouffre intérieur;

165 « Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
 L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,  
 Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —  
 C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir<sup>3</sup>! »

21 octobre 1837.

1. *Entrailles* : d'un goût douteux. Il est vrai qu'*entrailles*, dans la langue classique, signifie : les profondeurs de la sensibilité; 2. *Désolé* : où l'on est seul; 3. *Sacré souvenir* : cette virile conclusion est toute pascalienne; si la Nature ne se souvient pas, c'est à l'Homme de se souvenir;